Zeitschrift: Schweizer Monatshefte : Zeitschrift für Politik, Wirtschaft, Kultur
Herausgeber: Gesellschaft Schweizer Monatshefte
Band: 37 (1957-1958)
Heft: 6

Buchbesprechung: Bücher-Rundschau
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BÜCHER-RUNDSCHAU

Redaktion: Dr. F. Rieter

Problèmes posés par le désarmement international

L'ouvrage que nous présentons aux lecteurs des «Schweizer Monatshefte» est un exposé des *efforts tentés par les Nations Unies, de 1945 à 1955, en vue de résoudre la question du désarmement.* Cette étude est entreprise dans le cadre plus élargi d'une enquête sur: «Abrüstung — Internationale Sicherheit — Wiedervereinigung Deutschlands»[1]).

Le *désarmement*, bien qu'il ne garantisse pas, à lui seul, la *sécurité*, n'en constitue pas moins une étape importante vers cette *paix mondiale* dont la nécessité impérieuse se fait plus que jamais sentir depuis le développement de moyens de destruction d'une portée illimitée et d'une efficacité terrifiante. Mirage, malheureusement encore lointain, que cette paix! Cela ressort moins des résolutions prises le 16 décembre 1955, par l'Assemblée pleinière des Nations-Unies et des échanges de lettres entre Boulganine et Eisenhower — par lesquelles, en août 1956, s'achève le volume — que des événements ultérieurs en Hongrie.

Pour n'évoquer que les tentatives, faites au cours du présent siècle, en vue d'instaurer le règne de la paix, il est décevant de constater que, contrairement à l'antique adage: si vis pacem... elles aboutirent à la guerre.

Le premier exemple en est fourni par l'empereur Nicolas II. Instigateur de la Conférence de la paix, réunie en 1899 à La Haye, cinq ans plus tard il était entraîné dans la guerre par les Japonais. Sa nouvelle tentative de 1907 ne parvint pas à éviter la conflagration mondiale de 1914 à 1918. De dernière, qu'elle devait être, elle ne fut que la première. Et la seconde, que Wilson avec ses 14 points ne réussit pas mieux à prevenir, avait été précédée d'une Conférence réunie à Genève. Les représentants de 61 Etats qui y prirent part, en 1932, étaient parvenus, au bout de deux ans de débats, à admettre le *principe* d'une réduction et d'une limitation des armements. Ils en étaient à rechercher les *moyens de l'appliquer* lorsque Hitler, en introduisant le service obligatoire, vint en 1935 clore la discussion. La suite est connue.

En vue de parer une nouvelle conflagration mondiale, qui équivaudrait à un suicide collectif, les représentants des Nations... Unies (sur le papier!) ont à nouveau pris place autour du tapis vert. La bombe d'Hiroshima a provoqué, en janvier 1946, la création d'une *Commission de l'énergie atomique* chargée d'étudier l'interdiction de cette arme de destruction et l'emploi exclusif de l'énergie nucléaire à des buts pacifiques.

Où en sont actuellement les travaux entrepris dès 1945 en vue d'assurer le désarmement? Quels sont les obstacles, surgis en cours de route, qui retardent une solution? En quoi consistent les propositions américaines, britanniques, françaises et soviétiques émises sur la matière? C'est à ces questions que répond, de façon approfondie, le présent volume. Nous ne saurions mieux présenter ce travail de Benedictin qu'en donnant un extrait de son contenu.

1. Historique des efforts tentés avant la deuxième guerre mondiale.

2. Les débats concernant le contrôle de l'énergie atomique et la limitation de la production des armements jusqu'à la création de la *Commission de désarmement* (C. D.) des Nations-Unies (1945 à 1950).

3. Création de cette C. D. et débats au cours des 6e, 7e et 8e Assemblées pleinières (1951 à 1953).

---

[1]) Probleme der internationalen Abrüstung est le titre de ce volume, dû à M. Hermann Volle et préfacé par le professeur, Dr U. Scheuner. C'est le 14e de la série des «Dokumente und Berichte des Europa-Archivs» publiés par le Forschungsinstitut der deutschen Gesellschaft für auswärtige Politik (Institut für Europäische Politik und Wirtschaft) — Frankfurt am Main 1956.

4. Le sous-comité de la C. D., formé le 19 avril 1954 par les cinq grandes puissances (E.-U. d'Amérique, Grande-Bretagne, France, Canada, U.R.S.S.). Ses délibérations de 1954 à 1955. Figure aussi, dans ce chapitre, la Conférence des chefs de gouvernement (réunis à Genève, en juillet 1955) et les directives — qui éveillèrent de fallacieux espoirs — données par eux à leurs ministres des affaires étrangères.

5. Des notes abondantes indiquant les sources.

6. Un coup d'œil sur les organes principaux des Nations-Unies, sur leur composition et les dates de leurs réunions.

7. Une annexe documentaire donne, en allemand et en anglais, le détail des plans de désarmement proposés par les pays de l'Ouest et par l'U.R.S.S.

8. La correspondance échangée, du 19 septembre 1955 au 4 août 1956, entre Boulganine et Eisenhower.

Que conclure? La montagne semble avoir accouché d'une souris. Le seul résultat acquis est en effet le désir de continuer les pourparlers en vue de trouver une solution, laquelle se heurte à deux conceptions irréductibles pour l'instant. Les *Russes* exigent une réduction drastique des armements et une interdiction complète de l'arme atomique. Ils ont commencé par diminuer leurs effectifs pléthoriques. Les *pays de l'Ouest* eussent préféré une réduction des armements, mais ils insistent surtout sur un contrôle effectif et étendu des mesures de sécurité. Autant dire que la méfiance règne. Tant qu'elle subsistera (et cela peut durer) la question du désarmement n'avancera pas d'un pas.

Au reste — on permettra au représentant d'un petit pays de la faire remarquer — mettre un terme à la course ruineuse aux armements ce n'est pas encore assurer la paix. Le plus fort, même désarmé, aura toujours le moyen d'imposer sa volonté, *en dépit du droit*, cette protection précaire du faible.

Or, comme l'écrivait il y a près d'un siècle l'apôtre inspiré de la fraternité humaine, Victor Hugo, «La paix est une résultante... Quand à la vieille loi, prendre, succédera la nouvelle loi, comprendre; quand les frontières s'effaceront entre une nation et une nation et se rétabliront entre le bien et le mal... alors de la même manière que le jour se fait, la paix se fait: le jour par le lever de l'astre, la paix par l'ascension du droit».

Ernest Léderrey

Der siegreiche Ketzer

Es gibt keinen besseren Beweis für den bleibenden Wert eines politischen Buches, als wenn spätere Ereignisse die Richtigkeit der kühnen Schlüsse des Autors bestätigen. Diesen Vorzug weist die Darstellung des Kampfes Titos gegen Stalin aus der Feder des früheren Korrespondenten der «Neuen Zürcher Zeitung» in Belgrad, Dr. *Ernst Halperin*, auf. Die ersten Julitage lieferten durch die Entfernung Molotows aus der sowjetischen Parteiführung die Bestätigung, wie richtig Halperins oft eigenwillige Interpretation der Ereignisse 1948—1956 in Osteuropa ist, der er Heraklits Wort «Durch Unglaubwürdigkeit entschlüpft die Wahrheit der Erkenntnis» voranstellt[1]).

Als Schlüsselereignis zum Verständnis des Kampfes des jugoslawischen David gegen den sowjetischen Goliath betrachtet Halperin die Ankunft der sowjetischen Partei- und Regierungsdelegation auf dem Belgrader Flugplatz am 26. Mai 1955. «Die nunmehr entlarvten Feinde des Volkes, Berija, Abakumow und andere» machte damals der Erste Sekretär der sowjetischen KP Chruschtschew für den Konflikt mit Jugoslawien verantwortlich. Halperins weit vorausblickende Interpretation des Ausdruckes «und andere» fasziniert gerade heute nach der Säuberung Molotows. In der Resolution des letzten Plenums des sowjetischen Zentralkomitees wurde Molotow vor allem die Schuld an dem Konflikt mit Jugoslawien zur Last gelegt. Nicht zu Unrecht, denn schließlich trägt schon der Brief des sowjetischen Zentralkomitees vom 27. März 1948 an die jugoslawische Bruderpartei, der eine Kampfansage an Tito enthielt, die Unterschriften von Molotow und Stalin. Die Entlarvung Stalins war von Chruschtschew bekanntlich beim

[1]) Ernst Halperin: Der siegreiche Ketzer, Titos Kampf gegen Stalin. Verlag für Politik und Wirtschaft, Köln 1957.

XX. Parteikongreß im Februar 1956 vorgenommen worden.

Der freien Welt blieb jedoch die Bedeutung des Belgradbesuches der sowjetischen Führer verborgen. Auch einem Muselmanen des 16. Jahrhunderts, dem die Vorstellungswelt des christlichen Abendlandes ebenso fremd war, wie den meisten Menschen der freien Welt heute der Kommunismus ist, wäre es unmöglich gewesen, ein Ereignis wie etwa eine Reise des Papstes nach Wittenberg zu Martin Luther in ihrer Tragweite zu erfassen. In ähnlicher Situation befanden sich nahezu alle am Flugplatz von Belgrad versammelten hundert westlichen Journalisten, die den abweisenden Gesichtsausdruck Titos betrachteten und die Bedeutung der Rede Chruschtschews nicht erkannten. Die Komödie gelang: Die nichtkommunistische Welt wurde getäuscht und die USA verschenkten weiterhin ohne jegliche Bedingungen viele Millionen Dollar an das wirtschaftlich bankrotte Titoregime. Für das kommunistische Lager war jedoch der Inhalt der Rede Chruschtschews allein maßgebend. Im Westen war man auch dann blind, als in der gemeinsamen Resolution die Zusammenarbeit beider kommunistischen Parteien unter der Deckbezeichnung «Gesellschaftsorganisationen» festgelegt wurde. Ernst Halperin dürfte jedoch entgangen sein, daß nicht nur er, sondern auch die «Schweizer Monatshefte» in ihrem Bericht aus Belgrad (Juli 1955, Seite 237) das jugoslawische Doppelspiel richtig durchschauten.

Der Schlag, den das ungarische Volk gegen den Kommunismus führte, hat Halperins Feststellung nach nicht nur die Sowjetführer, sondern auch die jugoslawischen Kommunisten getroffen. Tito hat seinen Kampf gegen Stalin als eine Auseinandersetzung zwischen totalitären Parteien geführt. Er ist ein Meister in der Handhabung der totalitären Parteimaschinerie, aber er ist das in einer Zeit, da die Völker sich anschicken, die totalitären Parteien überhaupt zu zerschlagen. Die Ereignisse des letzten Jahres bestätigen, daß der Titoismus schon durch seine Existenz wesentlich dazu beitrug, den Stalinismus brüchig zu machen und das Erbe Stalins ins Wanken zu bringen.

Eines der wertvollsten Bücher über den Kommunismus der letzten zehn Jahre, das in einer spannenden Darstellung mit einem geradezu kriminalistischen Spürsinn die Zusammenhänge zwischen den Säuberungsprozessen gegen «Titoisten» und «Zionisten» und Stalins Versuchen, die Parteiideologie in ein rassistisches Fahrwasser zu bringen, erstmals aufzeigt, stammt somit aus der Feder eines schweizerischen Publizisten. Eine englische Ausgabe des Buches soll demnächst erscheinen.

Otto Turecek

Kairos in Afrika

«...aber ob wir nun Angst haben oder nicht, niemals werden wir als christliches Volk unsere Verantwortung ableugnen können. Es ist nun an der Zeit...» So schließt die unvollendete Seite des Manuskripts, das Vater Jarvis in *Alan Patons* Roman, «Cry, the Beloved Country», *Denn sie sollen getröstet werden*, auf dem Schreibtisch seines von dem jungen schwarzen Verbrecher Absalom Kumalo erschossenen Sohnes vorfindet[1]). Daß die geschichtliche Stunde, der *Kairos*, die Zeit der Entscheidung für Afrika angebrochen ist, darüber besteht in der jüngsten Literatur über den schwarzen Kontinent kaum ein Zweifel. Es gibt bis heute kein zweites Buch, das die südafrikanische Gegenwart, oder vielleicht muß man schon sagen die unmittelbare Vergangenheit Südafrikas so anschaulich schildert, wie der aus warmer Anteilnahme und dennoch mit einem für die Realitäten Afrikas offenen Blick geschriebene Kriminalroman Patons. Wenn wir uns fragen, welches das innerste Anliegen des Verfassers sei, so fällt uns jene stets gleich bleibende, einfältige, aber aus tiefstem Herzen kommende Antwort von Frau Lithebe ein: «Warum leben wir denn sonst?» nämlich wozu sonst, als um den Nächsten zu lieben? «Cry, the Beloved Country» ist deshalb so ergreifend, weil der Verfasser aus dieser Liebe heraus schreibt. Nie hätte er anders die südafrikanischen Schwarzen, ihre Scheu und Umständlichkeit wie ihre kindliche Offenheit, ihr Feingefühl wie ihre Charakterschwächen so wirklichkeitsnah darstellen können. Aber Paton geht über das rein

Darstellende hinaus. Die großartigen Gestalten des Pfarrers Kumalo und des Farmers Jarvis sind ein Sinnbild dessen, wozu Südafrika im Zeichen des Kreuzes, in der Überwindung des Schmerzes heranwachsen könnte. Aber die Zeit drängt, und schöne Worte genügen nicht mehr. Die Kirche, sagen die jungen schwarzen Materialisten und Nationalisten der Großstadt, hat «eine schöne Stimme, aber sie bringt nichts zustande».

Genau diese Worte aus Patons Roman sind das Motiv, das durch *Trevor Huddlestons* Aussagen in *Naught for your Comfort* hindurchklingt[2]). Vom Südafrikaner aus gesehen, ist Father Huddleston, der von 1943 bis 1956 als Priester und Angehöriger der anglikanischen Community of the Resurrection in den Eingeborenensiedlungen Johannesburgs gewirkt hatte, ein politisierender Kleriker von der Art Michael Scotts, also ein Mann, der Südafrika vor der Weltöffentlichkeit an den Pranger stellt. Tatsächlich bekennt Huddleston ganz offen, daß er mit seinem Buch an das Gewissen der Christenheit außerhalb Südafrikas appellieren will, und zwar als letzte Ausflucht, nachdem sich all sein Bemühen um eine Wendung von innen her als fruchtlos erwiesen habe. Mit anderen Worten: Father Huddleston hat die Hoffnung auf einen Gesinnungswechsel des weißen Südafrikaners gegenüber den Rassenfragen aufgegeben und sieht die Rettung in einem moralischen Druck von außen. Der Verfasser hat sich in den zwölf Jahren seines Wirkens in Südafrika mehr und mehr mit den Schwarzen identifiziert; er spielte in allen Auseinandersetzungen der vergangenen Jahre zwischen den Farbigen und der südafrikanischen Regierung, wie in der passiven Bewegung gegen die Rassengesetze, dem Kampf gegen das Bantu-Erziehungsgesetz und gegen die Räumung der «Black spots» im Westen Johannesburgs, eine bedeutende Rolle. Er wirkte in enger Fühlungnahme mit den Kongressen der Schwarzen, Mischlinge und Inder, und er tat dies, weil er als Christ glaubte, nicht anders handeln zu können. Die Haltung, die Jesus im Gleichnis vom barmherzigen Samariter von uns fordert, ist seiner Ansicht nach mit der Haltung, die das Prinzip der «Apartheid» oder Rassentrennung vorschreibt, unvereinbar. Was Huddleston dem Südafrikaner vorwirft — und zwar gibt es in dieser Hinsicht keinen Unterschied zwischen Briten und Buren — ist die Gleichgültigkeit, die Apathie, die Beziehungslosigkeit des weißen Christen zu seinem farbigen Bruder. Was man Father Huddleston vorwerfen kann, ist, daß er die politischen Ansprüche der Schwarzen zu seinen eigenen macht, ohne doch die politische Lage von Südafrika in ihrer Gesamtheit ins Auge zu fassen: er verwirft die Herrschaftsansprüche der Weißen, ohne von der umgekehrten Möglichkeit, einer Machtherrschaft der Schwarzen, zu sprechen. Trotzdem ist «Naught for your Comfort» ein erschütterndes Buch, gerade weil es im Grunde nicht ein politisches Ziel verfolgt, sondern aus dem täglichen Leben, aus reiner christlicher Liebe für jene Tausende von schwarzen Arbeitern der Slums geschrieben ist, von denen zu wenige Weiße wirklich Kenntnis haben. «I have never understood or been able to understand how White South Africa can so lightly forfeit such a richness of life...»

Viel Aufsehen in Südafrika und Großbritannien machte die in Stellenbosch, dem Universitätszentrum für afrikaans Sprechende, erschienene Schrift «Suid-Afrika waarheen?» — englisch: *Whither, South Africa?* von *B. B. Keet*, einem Theologieprofessor der Niederländisch-Reformierten Kirche Südafrikas[3]). Keet lehnt wie Trevor Huddleston als Christ den Grundsatz der Rassentrennung ab. «Apartheid» gilt ihm entweder als Flucht vor dem christlichen Gewissen oder in ihrer totalen, das heißt auch wirtschaftlichen und territorialen Form, als Flucht vor der Wirklichkeit. Nur als freiwilliger Verzicht auf Rassenvermischung wäre die Trennung der Rassen sinnvoll. Keet sieht die Lösung in deren «Zusammenarbeit auf der Grundlage der verschiedenen Eignung, so daß jede Rasse ihren besonderen Beitrag zu leisten imstande ist». Eine für alle Zeiten gültige Planung für den südafrikanischen Staat, wie sie die Politik der «Apartheid» anstrebt, bedeutet — und hierin deckt sich die Meinung des Reformierten wiederum mit der des Anglikaner-Paters —, daß man sich selber zu Gott machen will. Aufgabe ist nicht eine «Dauerlösung», sondern ein neuer Start zur Verbesserung der menschlichen Beziehungen zwischen Südafrikas weißer und farbiger Bevölkerung.

«Je mehr ich vom sogenannten Primitiven Afrikas erfahre, um so mehr Achtung habe ich vor ihm und um so mehr wird mir bewußt, wie viel wir von ihm zu lernen hätten, welche profunden Einsichten er uns vermitteln möchte... Ich be-

trachte uns als zwei einander ergänzende Hälften, die vom Leben dazu ausersehen sind, ein Ganzes zu bilden.» Diese Worte schreibt ein anderer Kapholländer, nämlich der Schriftsteller, Dichter und Forscher *Laurens Van der Post*, in seinem neuen Buch *Das dunkle Auge Afrikas*, das in seiner Art einzig dasteht[4]). Das Phänomen Afrika in unserer Zeit wird hier philosophisch und psychoanalytisch gedeutet. Als Philosoph stellt sich Van der Post über die leidenschaftliche Aussage des kämpferischen Priesters oder des theologischen Politikers. Van der Post versteht die Unruhe Afrikas primär als eine universale, kosmische Unruhe, und den Herrschaftsanspruch erklärt er als Furcht des Weißen vor sich selber, nämlich vor dem «dunklen Bruder», den der europäische Rationalist in sich trägt und dauernd verdrängt. So führt der Umweg über Afrika zum eigenen Ego zurück, bedeutet die Erkenntnis des schwarzen Menschen Selbsterkenntnis. Das Schicksal des Südafrikaners verbindet Van der Post mit der bei den Buren lebendigen alttestamentlichen und gleichzeitig calvinistischen Idee vom auserwählten Volk, und es ist, ähnlich wie bei Huddleston, schwierig, von diesem mythischen Geschichtsbild aus für Südafrika einen Ausweg zu sehen, der nicht in der Katastrophe endet. Die bange Frage, ob es nicht schon zu spät sei, um Afrika zu retten, zieht sich von Anfang bis zu Ende auch durch dieses tiefgründige, weit über die Rassenprobleme im engern Sinne hinausgreifende Dokument zur geistigen Situation unserer Zeit. Die zersetzende Kraft der Apartheidsidee wird übrigens in einem weiteren Roman von Alan Paton literarisch dargestellt, der den bezeichnenden Titel trägt «Too Late the Phalarope» — deutsch: *Aber das Wort sagten sie nicht*[5]). Also wieder das «Zu spät», und zwar diesmal im Sinne der verpaßten Gelegenheit, die Wahrheit zu sagen und verzeihen zu können. Paton schildert den Lebensweg eines jungen Buren, der sich gegen den «Immorality Act», das Verbot des geschlechtlichen Verkehrs zwischen Menschen verschiedener Rasse, vergeht — eines Vergehens, für das es in dem theokratisch-alttestamentlichen Milieu des Afrikanertums, wie es Paton zeichnet, keine Verzeihung geben kann, und das daher zur seelischen Selbstvernichtung und zum totalen Bruch mit der menschlichen Gesellschaft führt.

Bei dem steigenden Niederschlag, den die Rassengesetzgebung Südafrikas zeitigt, ist es nicht überflüssig, auf eine Publikation hinzuweisen, die in sachlicher und umfassender Weise jährlich über die Entwicklung der südafrikanischen Rassenbeziehungen orientiert. Es ist dies die vom South African Institute of Race Relations herausgegebene *Survey of Race Relations in South Africa* (Johannesburg), ein unentbehrliches Hilfsbuch für jeden, der sich für die Gegenwartsprobleme Südafrikas interessiert.

Zu bemerken ist noch, daß alle hier besprochenen Südafrikabücher von Verfassern stammen, die entweder mit Südafrika gebrochen haben oder in Südafrika zur Opposition gehören. Als Kontrast zu der Literatur über Südafrika nimmt sich die fesselnde Schilderung von den Geschehnissen im nunmehr unabhängigen westafrikanischen Ghana durch den amerikanischen Negerschriftsteller *Richard Wright* aus. Wrights Verhältnis zur afrikanischen Gegenwart, wie es in seinem unter dem Titel *Schwarze Macht* herausgekommenen Erlebnisbericht in Erscheinung tritt, ist äußerst zwiespältig)[6]. Wright verteidigt das alte heidnische Afrika gegen Missionare und Imperialisten, die er in einen Topf wirft, und wünscht anderseits den möglichst raschen, wenn nötig erzwungenen Durchbruch Afrikas ins zwanzigste Jahrhundert, und das heißt, bei seiner feindseligen, ja sarkastischen Einstellung zum «demütigen Jesus», den Weg zur weltlichen Religion der «schwarzen Macht», einem mit den Mitteln der Massensuggestion arbeitenden afrikanischen Nationalismus. Wrights Buch ist lesenswert. Gerade eine solche Darstellung Negerafrikas läßt einen die riesengroße Gefahr bewußt werden, in der die südliche Bastion Europas schwebt. Richard Wright hat sich von der Kommunistischen Partei, der er als Mitglied angehörte, losgesagt. Aber man fragt sich bei der Lektüre seines Buches unwillkürlich, was denn ein in den industriellen und nationalen Strudel gehetztes unchristliches Afrika dem Weltkommunismus entgegenzusetzen hätte. Der Appell Wrights an den Westen aber, auch wenn er im Zeichen verzweifelter Enttäuschung über

---

[1]) Verlag Wolfgang Krüger, Hamburg 1949. [2]) Verlag Collins, London 1957. [3]) University Publishers, Stellenbosch 1956. [4]) Verlag Karl Henßel, Berlin-Wannsee 1956. [5]) Verlag Wolfgang Krüger, Hamburg 1954. [6]) Claassen Verlag, Hamburg 1954.

den weißen Mann steht, ist notwendig und läßt uns aufhorchen: «Die westliche Welt hat in Afrika eine letzte Möglichkeit, zu beweisen, daß ihre Ideale grundsätzlich für alle gelten sollen und daß sie es wagen kann, ihre tiefsten Überzeugungen praktisch zu verwirklichen.»

Peter Sulzer

Tragische Existenz

Zu den erregendsten Momenten in der Begegnung mit der neueren Geistesgeschichte gehört es, festzustellen und nachzuerleben, wie geistiges und schöpferisches Leben im hohen Sinn von Fall zu Fall innerhalb der Bereiche totalitärer Mächte möglich ist. Echte geistige Leistungen, echte schöpferische Arbeit ist, das wissen wir, ohne Freiheit nicht möglich, schließt doch schöpferische geistige Arbeit Freiheit in sich selbst ein. Daß indessen da und dort selbst innerhalb der Diktaturen geistige Leistungen hohen Ranges möglich waren, wurde immer wieder gezeigt. Indessen scheint es mir, als sei bisher — wenigstens innerhalb der deutschen Sprache — kein Dokument sichtbar geworden, in dem das Ringen eines schöpferischen Menschen um sein Leben, sein Werk und schließlich um den Sinn seiner Existenz so erschütternd und gültig sichtbar wurde wie in den soeben erschienenen *Tagebüchern Jochen Kleppers* aus den Jahren 1932 bis 1942[1]).

Jochen Klepper wurde 1903 als Sohn eines schlesischen Pfarrers geboren, löste sich aber früh schon vom Vaterhaus und seiner Tradition und rang zeitlebens um ein für ihn selbst verpflichtendes Christentum. Klepper war ein frommer Mensch im tiefsten Sinne des Wortes, er war ein Christ, der innigen Anteil nahm am Leben der Gemeinde und an den christlichen Festen, die den Jahreslauf bestimmen. Er war aber auch ein Einzelgänger, und nach diesen Aufzeichnungen zu schließen, war sein Inneres von tiefen, bis in die Mitte der Existenz greifenden Widersprüchen erfüllt. Im Jahre 1932 heiratete er eine Jüdin aus angesehener Familie, die ihm zwei Kinder aus erster Ehe, Volljuden also, ins Haus brachte. Diese Tatsache hätte schon genügt, Jochen Klepper in den folgenden Jahren vor die schwersten Entscheidungen zu stellen, in die tiefsten Konflikte zu stoßen. Aber noch anderes drängte in diesem Leben aus dem Dunkel tiefer Schichten ans Licht. Jochen Klepper war ein Preuße und lebte im Glauben an die große altpreußische Tradition, die in seinen reifen Mannesjahren von den Verderbern Deutschlands schon zerbrochen worden war. Merkwürdig berührt uns auch in diesem Leben neben der ausgeprägten Frömmigkeit ein Hang zum Luxus, zur Mode und zum Filmischen. Aber auch das scheint in großen Tiefen seiner Natur zu gründen. Jochen Klepper war im Grunde ein bürgerlicher Mensch, aber das Schicksal verwehrte es ihm immer wieder, ein bürgerliches Leben aufzubauen. Er war ein Gejagter und Getriebener, zuletzt ein Geopferter. Ein erster Roman «Der Kahn der fröhlichen Leute» machte seinen Namen bekannt. Ein zweiter Roman «Der Vater» wurde 1937 ausgegeben und brachte Jochen Klepper mit einem Schlag hohen Ruhm. Es war der Roman Friedrich Wilhelms I. von Preußen, des Vaters Friedrichs II. Das Buch wurde hart umkämpft. Die allgewaltig herrschende Partei empfand, daß hier ein Werk des geistigen Widerstandes erschienen war, sie griff den Roman an und lehnte ihn offiziell ab. Die Wehrmacht, damals in ihren besten Vertretern noch Hüterin abendländisch-christlicher Überlieferung, trat für das Buch ein und siegte. Auflage um Auflage ging ins Volk. Das anspruchsvolle, keineswegs leicht lesbare Werk, eine Dichtung hohen Ranges, wurde eine Art Volksbuch. Geistliche Lieder, die alsbald in den Gemeinden gesungen wurden, folgten. Jochen Klepper war ein berühmter, offiziell aber nur geduldeter oder gar befehdeter Autor. Während für einen großen Luther-Roman die Vorarbeiten geleistet wurden, begann Kleppers Kampf um sein Leben, sein Werk und den Sinn seines Daseins, ein fast hoffnungsloser Kampf. Die nächsten Freunde erlebten ihn damals mit, heute darf die Welt an ihm teilnehmen. Die Tagebücher liegen offen vor uns. Sie bilden ein Buch

[1]) «*Unter dem Schatten deiner Flügel*». Aus den Tagebüchern der Jahre 1932—1942 von Jochen Klepper. Deutsche Verlagsanstalt, Stuttgart 1956.

von unvergleichlicher Größe, zeigen sie doch den Lebenskampf eines außerordentlichen Menschen in einer Zeit, die den außerordentlichen Menschen nicht mehr duldete. Sie zeigen den Kampf des Künstlers um sein Werk, des Gatten um das Leben der Gattin, vor allem aber den des Vaters um das geliebte Kind. Auch der Kampf des Patrioten um sein Vaterland tritt zutage. Sie lassen uns endlich das Ringen des gläubigen Menschen um seinen Gott erkennen, das Ringen des Christen auch um seinen Glauben. Ein Mensch, reich an Widersprüchen steht vor uns, ein Künstler, der nach Großem verlangt und weiß, daß in ihm ein Gott handelt, der unbekannte, unfaßbare Gott, mit dem er Zwiesprache hält in unzähligen einsamen Stunden. «Tagebuch führe ich, weil ich fasziniert bin von der Handlung, die ein anderer mit ‚meinem Blute' schreibt.»

Jochen Klepper hat nie an die Veröffentlichung dieser Tagebücher gedacht, und dennoch sind sie zu einem großen Kunstwerk geworden, das noch einmal eine schöpferische Leistung vom Range seines großen Romans «Der Vater» darstellt. Vielleicht versteht *der* das Tagebuch am besten, der es zusammenhält mit dem Roman «Der Vater». Tun wir das, so verstehen wir auch das zutiefst Autobiographische im «Vater» und das Dichterisch-Künstlerische des Tagebuchs. Reinhold Schneider, Jochen Kleppers nächster Freund, schreibt mit Recht in einem Geleitwort, das den Tagebüchern vorangestellt wurde: «Vielleicht enthält das Tagebuch die schönsten Seiten, die Jochen Klepper geschrieben hat.» Im Tagebuch finden sich Landschaftsschilderungen wie es ihresgleichen im deutschen Schrifttum der neueren Zeit nur wenige gibt, es finden sich dort aber auch Schilderungen von seelischen Situationen, Seelenlandschaften also, wie sie in unserem neueren Schrifttum nicht wiederkehren.

Man wird das Tagebuch natürlich in erster Linie als das Bekenntnisbuch eines Menschen, eines Künstlers, eines Dichters und eines Christen lesen. Es besitzt aber noch eine weitere Bedeutung, es ist ein Zeitdokument von unersetzlichem Wert, insofern es zeigt, wie die Gewalten der Zeit einen schöpferischen Menschen zu vernichten drohten und schließlich auf eine tragische Weise vernichtet haben. Gewiß liegt die Tragik Jochen Kleppers tiefer als in der Tatsache, daß er der Gatte einer Jüdin und der Stiefvater eines über alles geliebten jüdischen Kindes war. Die Tragödie hat ihre Wurzeln in tiefen Schichten von Kleppers Menschlichkeit; wenn wir recht sehen, am entschiedensten vielleicht gerade in der Liebe zu dem Kinde, von dem er sich nicht trennen konnte. Aber das Buch zeigt auf eine unvergeßliche und erschütternde Weise den schweren Weg des Judentums durch die dunkelsten Jahre deutscher Geschichte. Wir erleben die Verfolgungen der Juden mit, wir hören immer wieder vom Verschwinden der Menschen aus dem Freundes- und Verwandtenkreise Kleppers. Der Dichter selbst hat viel Schutz und Hilfe, auch von Männern des Regimes, erfahren dürfen, aber als im Dezember 1942 keine Hoffnung mehr war auf Rettung des Kindes, entschloß er sich mit der Frau und dem geliebten Kind — die ältere Tochter war schon früher nach England ausgewandert — in den Tod zu gehen. Von diesem freiwilligen Tod ist auf vielen Blättern dieses Tagebuches immer wieder die Rede, er klingt wie ein Leitmotiv durch diese tragische Existenz. Der Entschluß wurde gefaßt in vollem Bewußtsein dessen, was dieser schwere Schritt bedeutet, er geschah, wenn das zu sagen hier erlaubt ist, im Angesichte Gottes.

«10. Dezember 1942 Donnerstag. Nachmittags die Verhandlung auf dem Sicherheitsdienst. Wir sterben nun — ach, auch das steht bei Gott —, wir gehen heute nacht gemeinsam in den Tod. Über uns steht in den letzten Stunden das Bild des Segnenden Christus, der um uns ringt. In dessen Anblick endet unser Leben.»

Wir erinnern uns, wie aufwühlend die Nachricht von Jochen Kleppers Tod die vielen Menschen, die ihn und sein Werk kannten, im Dezember 1942 traf. Es ist völlig müßig zu fragen, ob dieser selbstgewählte Tod damals notwendig war, ob sich Jochen Klepper nicht mit den Seinen hätte retten können. Müßig auch die Frage, ob einzelne Menschen Schuld tragen, daß es zu diesem Tod kommen mußte. Das alles wären Fragen des Vordergrundes, Fragen der Oberfläche. Das Problem liegt tiefer, es liegt im Unfaßbaren eines Menschen- und eines Zeitschicksals. Es kann nicht an uns liegen zu richten. Uns ist es aufgetragen, dieses Tagebuch in der ganzen vielfältigen Tiefe und Problematik, aber auch in der ganzen sieghaften Kraft des Ringens und Standhaltens zu ergreifen und zu unserem geistigen Besitze zu machen. Man würde Klepper mißverstehen, wollte man ihn in

irgend einer Beziehung einseitig sehen, wollte man versuchen, den Dichter und Künstler vom Christen und Menschen, den Gatten und Vater vom Freunde des Vaterlandes zu trennen. So wenig die Widersprüche in der Brust dieses Menschen zu übersehen sind, so wenig kann auch übersehen werden, daß Größe und Tragik dieses Lebens tief miteinander zusammenhängen, daß hinter beidem ein Mensch steht, der sein Leben unter einem Gesetze führen mußte, das im Zeitalter wie in der Individualität dieses Menschen begründet war. Wer sich einmal in das Bild versenkte, das uns Jochen Kleppers Antlitz wiedergibt, der wird in seinen Zügen etwas von dieser Tragik ahnen oder spüren; mich jedenfalls haben gewisse Züge immer wieder an das Antlitz Heinrich von Kleists erinnert, in dem ich etwas von dem drohenden Untergang verspüren zu können glaube. Ein Leben wie das Jochen Kleppers wirft, je länger man es betrachtet, immer neue Probleme auf, die nacherlebt und nachvollzogen sein wollen. Ein Irrtum wäre es, was leider dann und wann geschehen ist, dieses Leben und dieses Schicksal vorschnell zu simplifizieren. Es muß vielmehr in seiner ganzen Kompliziertheit, in seiner Bezogenheit zur Zeit und zum Zeitlosen, zu den Mächten der Überlieferung wie zu den großen Wandlungen des 20. Jahrhunderts betrachtet werden. Wer es in dieser vielfältigen Verknüpfung nacherlebt, und dazu bietet dieses Tagebuch die Möglichkeit, der hat teil an dem Leben eines seltenen Menschen, eines christlichen Dichters; er wird aber auch den Mächten begegnen, die das Zeitalter sichtbar und unsichtbar formten. So erfahren, weist Jochen Kleppers Gestalt auf ursprüngliche Kräfte und Mächte der menschlichen Existenz zurück, denen zu begegnen zu den tiefsten Erlebnissen unseres Menschseins gehört.

Otto Heuschele

Die Welt der Perser

Im Vergleich mit der auf jahrzehntelangen Ausgrabungen und Forschungen beruhenden, gut fundierten Kenntnis der Kulturen des östlichen Mittelmeerbeckens und des Nahen Ostens, rückt die Welt der Perser vom frühen 4. Jahrtausend v. Chr. bis zum Ende des Reiches der Sasaniden (642 n. Chr.) erst seit etwa 25 Jahren in den Blickpunkt eines gesteigerten Interesses von seiten der Altertumswissenschaft. Dem Laien freilich wird von der Zeit her, da er die Mittelschule besuchte, die für das reifarchaische Griechenland so entscheidende, blutige Auseinandersetzung mit den Perserkönigen Darius und Xerxes in Erinnerung geblieben sein, ist es doch unter anderem dem Sieg der Griechen über die Perser zu verdanken, daß die Anfänge der westeuropäischen Kultur zutiefst mit dem frühen 5. Jh. v. Chr. zusammenhängen. Doch zweifeln wir, ob dem Laien die Kontinuität der Geschichte Persiens vor und nach der Herrschaft des Darius und seines Sohnes je bewußt wurde.

Es ist sehr begrüßenswert, daß Professor *H. H. Von Der Osten* das Aufzeigen dieser geschichtlichen Kontinuität und die Darstellung der Entwicklung der Lebens-, Religions- und Kunstformen seinem neuen Buch *Die Welt der Perser* zugrunde gelegt hat[1]).

Zum Verständnis der Geschichte Persiens, dieses seiner Öden wegen so unermeßlich scheinenden Landes, ist ein Wissen um die geographischen Voraussetzungen unumgänglich. Der Autor beschäftigt sich mit diesen grundsätzlichen Problemen in einem kurzen einleitenden Kapitel. Es geht hier nicht nur um die Kontraste in der Vegetation, sondern auch um Kontraste in der Gliederung des Landes: das von Bergen umschlossene Hochland von Iran, das Von Der Osten in sehr treffender Weise als «Hängebrücke» zwischen den Kulturen des Mittelmeerraumes und des Fernen Ostens bezeichnet, steht in starkem Gegensatz zum Südwesten des Landes, der äußerst fruchtbaren, vom Karun und der Kerkha durchflossenen und im Süden vom Persischen Golf begrenzten Ebene. An den Gebirgsrändern und immer dort wo das kostbarste Gut Persiens, Wasser, vorhanden ist, bilden sich die frühesten Dorfkulturen. Obwohl die Nomaden allmählich zur Seßhaftigkeit

[1]) H. H. Von Der Osten: Die Welt der Perser. 118 Tafeln, 1 Karte. Fretz & Wasmuth, Zürich 1956.

übergegangen sind, macht doch im Mittleren Osten kein anderes Land als Persien so sehr den Eindruck einer einem dauernden Wechsel der Bevölkerung unterworfenen Nation, ja selbst zur Zeit der fortgeschrittensten politischen Entwicklung, im 1. Jahrtausend vor und nach Christus. Der Grund dafür ist nicht nur in den physischen Bedingungen des Landes zu ersehen, sondern erklärt sich in Hinblick auf die vielen Einfälle von Steppenvölkern aus dem Norden, aus Gegenden westlich und östlich des Kaspischen Meeres. Der Druck, der von diesen einbrechenden Völkerfluten auf die Ansiedler an den Gebirgsrändern ausgeübt wird, kann nur durch eine Abwanderung letzterer in südwestlicher Richtung, nach dem Zweistromland ausgewichen werden. Freilich gibt es auch Fälle genug, die zeigen, daß Einbrüche der im unwirtlichen Hochland Persiens wohnenden Völker ins Zweistromland durch die neiderregende Fruchtbarkeit des letzteren bedingt waren.

Hat sich dem Leser diese Konstante der persischen Geschichte, die Nomadentum, stetes Wandern und Vertriebenwerden, aber auch Seßhaftigkeit von kürzerer oder längerer Dauer in sich begreift, einmal erschlossen, so wird ihm wohl im Verlauf der Lektüre der *Welt der Perser* immer deutlicher die Einheit der kulturellen Entwicklung Persiens aufgehen. Diese Einheit besteht, paradoxerweise, in einer Vielheit der Formen, z. B. im Gebiete der Kunst, oder in Lebensformen, die, je nach der Lage der Siedlungen, entweder von der unmittelbaren Nähe der Kultur des Zweistromlandes oder von den Steppenvölkern abhängen. Außerdem sind Einflüsse des Zweistromlandes (insbesondere des eigentlich persischen Teiles desselben, nämlich Elams) auch aufs Hochland gedrungen, und das Zweistromland hat vom Norden kommende Kunstformen absorbiert. Beschränken sich diese gegenseitigen Einflüsse im 3. und 2. Jahrtausend vorerst noch auf einen geographisch beschränkten Raum, so darf man in ihnen sehr wohl das Vorspiel zu weit bedeutenderen Einflußsphären auf die Kunst und das Leben der Perser im 1. Jahrtausend sehen. Die politische Einigung eines Großreiches Persiens, wie wir es den Achämeniden (ca. 675—331 v. Chr.) verdanken, ist dafür freilich die Voraussetzung. So wird z. B. zur Zeit des Darius und des Xerxes der Anteil griechischer (jonischer) Künstler an der Ausgestaltung der Sommerresidenz Persepolis (gebaut vor und nach 500 v. Chr.) auf Grund neuerer Forschungen immer deutlicher. Eine Darstellung der Kunst der Parther (oder Asarkiden, Kap. VI, S. 103ff.) und insbesondere der Sasaniden (Kap. VII, S. 123ff.), wird auf eine eingehende Betrachtung der gleichzeitigen römischen und indisch-buddhistischen Kunst, ferner auf die Rolle des Nachlebens des Hellenismus nicht mehr verzichten dürfen. Besonders zahlreich sind in den letzten zwei Jahrzehnten die Funde, meist von Schmuckstücken und anderen Prunkgegenständen aus dem armenischen Hochland, der Gegend des Van- und Urmiasees. Diese Monumente vereinigen verschiedene Elemente skythischer, assyrisch-babylonischer und medischer Herkunft in einer sogenannten synkretistischen Kunst. Es versteht sich, daß ein solcher Synkretismus auf Grund der oben geschilderten Völkerverschiebungen und gegenseitigen Beeinflussungen unumgänglich ist. Auch ein beachtlicher Synkretismus auf dem Gebiete der Religion darf wohl als charakteristischer Bestandteil der Kultur der Perser in Anspruch genommen werden. Was die Vielfalt des Lebensgepräges in der Frühzeit Persiens anbelangt, so sei noch an die Wohnweise erinnert. Die Dorfkulturen sind im 3. und 2. Jahrtausend bezeichnend für das iranische Hochland, während sich im elamischen Tiefland eine Stadtkultur mit dem Zentrum Susa entwickeln konnte. Die Dinge stehen kaum anders zur Zeit der Meder und der Perser (insbesondere der Achämeniden), denn die großartigen Architekturkomplexe, wie z. B. Pasargadae (gebaut von Kyros d. Gr.) oder Persepolis sind kaum als Städte zu bezeichnen, sondern dienten den Königen als vorübergehende Residenzen während kurzer Dauer in einem jeden Jahr. Was wäre bezeichnender für diesem Umstand als daß ein großer Teil des Gefolges des Königs, Soldaten und Handwerker in Zelten am Fuße der «Terrasse» von Persepolis wohnten. In Susa freilich, wo die Stadtkultur seit Jahrhunderten heimisch war, sind neben der königlichen Burg, als dessen Zentrum die Apadana (Empfangshalle) gelten darf, die Reste einer achämenidischen Stadt aufgedeckt worden. Ergibt sich deshalb für die Wohnweise der Achämeniden im 1. Jahrtausend eine aus dem 3. und 2. Jahrtausend nicht unterbrochene Kontinuität, so bedeutet doch die Schaffung eines politisch und wirtschaftlich zusammenhängenden Großreiches un-

ter den rastlos tätigen Königen der Perser eine grundlegende Änderung im Verlauf der Geschichte Persiens. Die Idee, die hier zum Ausdruck kommt, setzte auch in der Zukunft die Richtlinien für die Politik und Gestaltung des Reiches durch die parthischen und sasanidischen Herrscher fest.

Die wechselvollen, äußerst vielfältigen Beziehungen der Perser zu den Oberhäuptern der Nachbarstämme, die Vielfalt der politischen Zwiste im Lande selbst, nicht zuletzt der Mangel an Schriftquellen haben eine Darstellung der Geschichte der Perser von jeher entschieden erschwert. Das Rückgrat der Schilderung in Von Der Ostens *Welt der Perser* bildet die politische Geschichte an sich. Die vorzüglichen Tafeln vermitteln dem Leser ein Bild der künstlerischen Erzeugnisse von fast 5 Jahrtausenden, von der frühesten Keramik mit rotem Überzug aus Tepe Sialk (Tf. 2, oben links) bis zu den spätsasanidischen Silberschalen (z. B. Tf. 109). Man ist dem Autor besonders dankbar für die Beigabe einiger Landschaftsbilder, welche die Vorstellung des physischen Aspektes des Landes für denjenigen, der Persien nicht bereist hat, um ein Bedeutendes erweitern (z. B. Tf. 1, 22, 23 und 117). Man wird es vielleicht bedauern, daß Von Der Osten bei einigen Tafeln, insbesondere Abbildungen von Monumenten der Architektur, der Skulptur und Goldschmiedearbeiten nicht etwas länger verweilt und ihre kunstgeschichtliche Bedeutung nicht grundsätzlicher herausarbeitet. Nur an einem Beispiel sei gezeigt, wohin der Einwand zielt: während die Stätten Pasargadae und Persepolis eine gebührende Schilderung erfahren (S. 73 ff.), dürfte eine so kurze Beschreibung des Palastes Khosroes I in Ktesiphon (Tf. 95), der immer noch zu den erhabensten Bauwundern der alten Welt gehört, kaum genügen. Man muß sich jedoch vor Augen halten, daß eine eingehendere Betrachtung der persischen Kunst aller Zeiten eben ihres synkretistischen Charakters wegen mit zahlreichen Schwierigkeiten verbunden ist und daß beim Aufrollen so komplexer Probleme der Autor beim Leser, für den die *Welt der Perser* bestimmt ist, die notwendigen Voraussetzungen zum Verständnis nicht vorfinden dürfte.

Vielleicht sind Kapitel VI (Die Asarkiden) und Kapitel VII (Die Sasaniden) im allgemeinen etwas zu lang geraten; der Leser verliert leicht die Geduld über der annalenartigen Aufzählung von Herrschern und ihren in vielen Fällen kaum epochemachenden Taten. Eine Kürzung der genannten Kapitel hätte wohl die sehr wünschenswerte eingehendere Betrachtung der Kunst der Perser im Rahmen eines Gesamtbildes und nicht einer spezifisch wissenschaftlichen Abhandlung ermöglicht.

Ein sorgfältig zusammengestelltes Register (S. 292 ff.), eine ausführliche Bibliographie und eine Zeittafel (S. 284 ff.) bilden eine willkommene Erweiterung des Textes.

Wir hegen keinen Zweifel, daß Von Der Ostens *Welt der Perser* jetzt und in der Zukunft in deutschsprachigem Gebiet als grundlegender Beitrag zur Geschichte dieser faszinierenden Kultur der alten Welt betrachtet werden darf.

Christoph Clairmont

Musikbücher

Komponisten

Wer die großen Musiker in ihren Briefen kennenlernen will, greift mit Vorteil zu den vollständigen Briefsammlungen, soweit sie veröffentlicht sind. Soll es eine Auswahl sein, so steht *Alfred Einsteins* kleiner Band *Briefe deutscher Musiker* in vorderster Linie. Denn diese Auswahl hat Qualität. Einstein vermittelt Briefe von dreizehn deutschen Komponisten; am Anfang stehen Schütz, Bach und Händel, am Schluß Wagner und Brahms. Es sind nur solche Briefe wiedergegeben, die einen möglichst unmittelbaren Kontakt mit dem einzelnen Komponisten schaffen; wie sehr Einstein in dieser Richtung begabt war, erweist das lesenswerte Vorwort[1]).

Musiker über Musik betitelt sich eine von *Josef Rufer* besorgte Auswahl aus Briefen, Tagebüchern und Aufzeichnungen verschiedener Komponisten[2]). Daß dabei — in einer Reihe von Haydn bis Henze — in mehr als der Hälfte des Buches auf Komponisten neuer Musik Bezug genommen wird, erklärt sich nicht nur aus der zunehmenden Zahl schrift-

licher Äußerungen seit der Romantik, sondern auch aus der Absicht, über die Zeiten hinweg Konstanten des Schöpferischen nachzuweisen und sie gerade in unserer Zeit aufzeigen zu können. Die Darstellung ist uneinheitlich; Exkurse des Verfassers mit eingebauten Zitaten wechseln ab mit bloßer Wiedergabe der Quellen — wir hätten dem letzteren für das ganze Buch den Vorzug gegeben. Im einzelnen nicht durchwegs ganz hieb- und stichfest (Honegger soll nach Rufer aus der französischen Schweiz stammen), bietet die interessante Zusammenstellung namentlich bei den neuen Komponisten vieles, was man sonst nicht gerade zur Hand hat. Sie regt zum Denken an und hoffentlich — auch zum Hören.

Sehr zu begrüßen ist die Neuauflage des *Beethovenbuches von Stephan Ley*[3]). Der namhafte Beethovenforscher läßt das Leben des Meisters aus Selbstzeugnissen, Briefen und zeitgenössischen Berichten erstehen, wobei die Berichte Schindlers und die Konversationshefte des ertaubten Beethoven eingehend berücksichtigt sind. Die Gelegenheit zur Beigabe einiger Register (besonders dringlich wären die Angabe der Quellen und der angeführten Werke) wurde leider verpaßt.

Vorbildlich in dieser Beziehung ist das *Beethovenbuch von Willy Heß:* Der Anhang mit dem gründlichen Werkverzeichnis, der Bibliographie und dem Personen- und Sachverzeichnis nimmt fast einen Fünftel des Ganzen ein[4]). Nachdem der Winterthurer Beethovenforscher mehrfach Untersuchungen über Einzelaspekte des Beethovenschen Schaffens veröffentlicht hat, wendet man sich mit besonderem Interesse seiner für die Büchergilde Gutenberg verfaßten Gesamtdarstellung Beethovens zu. Er hat es fertig gebracht, zugleich wissenschaftlich genau und in einem guten Sinne populär zu schreiben, so daß sich in seinem Buch die Vorzüge eines auf der Höhe der Forschung stehenden Nachschlagewerks mit denjenigen einer allgemein verständlichen Darstellung vereinen.

Es war vollauf berechtigt, eine Neuausgabe der 1922 erstmals herausgegebenen Schriften von *Busoni* zu veranstalten[5]). Die Gedanken des 1924 zu früh verstorbenen italienischen Komponisten, Pianisten und Theoretikers sind heute unvermindert anregend — wenn auch nicht mehr durchwegs so zündend, wie es seinerzeit der Fall war. Busonis unerschütterlicher Glaube an die Musik, an ihre Bedeutung und ihre Zukunft zieht sich wie ein roter Faden durch seine Äußerungen über die Tonkunst, über seine Werke, über andere Komponisten und über das Klavierspiel; der Herausgeber, *Joachim Herrmann*, hat sie unter verschiedene Themenkreise eingeordnet. Die Stelle einiger fortgelassener Arbeiten aus der ersten Ausgabe nehmen die vor Busonis Tod entstandene wichtige Studie «Vom Wesen der Musik» und bisher unbekannte Arbeiten wie diejenige über «Beethoven und der musikalische Humor» ein, dazu kommen Beiträge von Philipp Jarnach und Vladimir Vogel über den Komponisten. Von Nutzen ist im Anhang vor allem das Werkverzeichnis.

Aus Raumgründen können wir nur kurz auf das *Chopin-Jahrbuch 1956* der Internationalen Chopin-Gesellschaft Wien verweisen[6]). Die Titel von einigen der neunzehn Beiträge mögen dartun, wie hier des Chopinspielers wertvolle Aufschlüsse harren: «L'élément latin dans l'œuvre de Chopin» (von Haraszti, Paris), «On the study of Chopin's Manuscripts» (Jonas, Chicago), «Über Chopins E-dur-Etüde op. 10 Nr. 3» (Steglich, Erlangen), «Chopin und Tobias Haslinger» (von Franz Zagiba, dem Wiener Herausgeber des Jahrbuchs) und «Zur Satztechnik Chopins» (von Zelzer, Wien).

Als *Nachtrag zum Mozartjahr* sei auf zwei kleinere Veröffentlichungen aufmerksam gemacht: Auf die gute Auswahl von Briefen Mozarts, welche *Max Mell* in der Insel-Bücherei herausgegeben hat[7]), und auf eine von *Wolfgang Goetz* besorgte geschickte Auswahl von Selbstzeugnissen, Briefen und Berichten von und über Mozart in der billigen Reihe der ABC-Taschenbücher[8]).

Sechs Jahre nach *Hans Pfitzners* Tod hat *Walter Abendroth* eine Sammlung von Reden, Schriften und Briefen des Komponisten herausgegeben[9]). Sein Vorwort beweist, wie sehr Pfitzner heute noch eines Verteidigers bedarf, zum mindesten bei gewissen «Schulen» und bei der älteren Generation. Bei der Auswahl der Briefe mußte angesichts Pfitzners scharfer Feder naturgemäß noch viel Rücksicht genommen werden; sie nehmen denn auch im ganzen nur einen kleinen Teil ein. Wichtiger sind die wiedergegebenen Reden und Schriften sowie die 1949 diktierten «Eindrücke und Bilder meines Lebens». Aus ihnen gewinnt man ein lebendiges Bild vom Kulturkritiker, Ästhetiker und Musikphilosophen Pfitz-

ner, das die Grundzüge dieser eigenständigen, ja knorrigen Persönlichkeit — Wahrheitsliebe, schwärmerische Verehrung der Kunst, Humor, bewußtes Deutschtum — klärt und nahebringt. Pfitzners Musik, über die noch nicht das letzte Wort gesprochen ist, hat in diesem Buch ein Pendant im Denkerischen und eine Ergänzung ins Autobiographische erhalten.

Ein Muster an konzentrierter und gehaltvoller Darstellung ist die *Strawinsky-Monographie Heinrich Strobels* in der Atlantis - Musikbücherei [10]). Strawinsky wird hier aus sich selbst heraus verstanden, was einerseits zur Widerlegung falscher Deutungen führte und andererseits eine überzeugende Werkbesprechung ermöglichte. Die im ersten Kapitel unternommene Analyse der gegenwärtigen Lage der Musik gehört zum Besten, was in dieser Beziehung schon geschrieben wurde.

Zur wichtigen neueren *Wagner*-Literatur, wie sie Karl Alfons Meyer an dieser Stelle (36. Jg. Heft 11, S. 916ff.) eingehend gewürdigt hat, gesellt sich ein im Atlantis-Verlag erschienenes Werk von *Curt von Westernhagen* [11]). Endlich — möchte man sagen — liegt eine Monographie vor, die Wagner in seiner künstlerischen und menschlichen Erscheinung gerecht wird, ohne von der Parteien Gunst und Haß beeinflußt zu sein. Wie der Verfasser aus der komplexen Persönlichkeit Wagners fruchtbare Aspekte gewinnt und ihnen in umfassender wie feinfühliger Weise nachgeht, wie er die enge Verflechtung zwischen Schaffen und Leben, Innenwelt und Umwelt durchleuchtet, verfolgt man im Laufe der Lektüre mit um so größerem Interesse, als sich dabei ungewohnte geistesgeschichtliche Perspektiven ergeben. Kapitel wie diejenigen über die Auseinandersetzung Wagners mit Buddha und Luther bilden eigentliche Überraschungen. Dankbar ist man auch für die leidenschaftslose Darlegung des Verhältnisses zwischen Wagner und Nietzsche.

Das Gesamtwerk Richard Wagners erscheint neu im Münchner Nibelungenverlag [12]). Uns liegt der erste Band *Der Ring des Nibelungen* vor; *Erich Rappl* (Bayreuth) läßt dem Text der vier Bühnenwerke nützliche Einführungen in die Entstehungsgeschichte, in die Handlung und die Musik (mit den in Noten wiedergegebenen Leitmotiven) vorangehen.

Interpreten

Unter dem Titel *Vermächtnis* sind im Verlag F. A. Brockhaus nachgelassene Schriften von *Wilhelm Furtwängler* erschienen, welche die Gattin des großen Dirigenten auf dessen Wunsch ausgewählt hatte [13]). Es sind Kalendernotizen und elf Aufsätze, von denen bisher nur zwei (die in diesem Buch mit «Das Deutsche in der Kunst» und «Chaos und Gestalt» überschriebenen Studien) veröffentlicht waren. Das teilweise Unfertige und Aphoristische dieses Nachlasses bildet dessen besonderen Reiz, vor allem die Kalendernotizen mit ihrem Reichtum an Gedanken leben aus der Unmittelbarkeit des Einfalls. Was man aus anderen Quellen über die Persönlichkeit Furtwänglers mit ihren zahlreichen menschlichen und künstlerischen Aspekten weiß, gewinnt aus diesen Aufzeichnungen eine neue Daseinsfülle.

Zum engsten Bekanntenkreis Furtwänglers gehörte die deutsche Musikerin, Journalistin und Schriftstellerin *Karla Höcker;* ihre *Furtwängler-Erinnerungen* lassen uns Ereignisse wie das letzte Furtwängler-Konzert vor dem Kriegsende in Berlin, die Verhandlungen des Entnazifizierungsgerichts und das erste Berliner Nachkriegskonzert Furtwänglers aus erster Hand miterleben [14]). Auch hier bezeugt sich Furtwänglers ungebrochene Liebe zur großen deutschen Musik in zahlreichen Gesprächen, die immer wieder von der Sorge durchzittert sind, daß das gewaltige Erbe der Kunst im Zeichen eines wachsenden Intellektualismus verkannt und brach liegen könnte.

In anregenden und teilweise sehr launigen Essays spricht der in Straßburg geborene französische Dirigent *Charles Münch* von seinem Beruf [15]). Biographisches mischt sich mit Reflexionen über Musik und Musiker, und durch alles hindurch verspürt man eine Glut der Begeisterung, die Münchs eigenstes Gut darstellt und nicht nur den Hörer seiner Konzerte, sondern auch den Leser dieses Büchleins zu befeuern vermag.

Man müßte die Schrift *Edwin Fischers* über *Beethovens Klaviersonaten* eigentlich unter die Beethovenliteratur einreihen; aber die starke Persönlichkeit des Autors macht sich so imponierend und in wesentlichen Dingen geltend, daß die im Jahre 1945 gehaltenen neun Vorträge ebensosehr einen Schlüssel für Fischers Beethovenspiel als eine Einführung in

die Beethovensche Klaviersonate darstellen[16]). Fischer bespricht die Sonaten in Gruppen und läßt jeder Besprechung ein allgemeines Thema über Fragen der Interpretation oder Aspekte der Musik Beethovens vorangehen. Ein Kapitel wie dasjenige über das Üben wird auch derjenige mit Gewinn lesen, der sich nicht berufsmäßig dem Klavierspiel zugewandt hat.

Zur guten musikalischen «Unterhaltungsliteratur» möchte man das Buch *Im Schatten der Primadonnen* von *Max Conrad* rechnen[17]). Der Verfasser war von 1900 bis 1937 Kapellmeister am Zürcher Stadttheater; seine Erinnerungen aus der in Berlin verbrachten Jugendzeit, aus seinen Wanderjahren, die ihn auch nach Bern führten, und vor allem aus dem Vorkriegs-Zürich lesen sich teilweise ausgesprochen amüsant und bilden einen unter reizvoller Perspektive erfaßten Ausschnitt der zürcherischen Musikgeschichte seit der Jahrhundertwende.

Edwin Nievergelt

---

[1]) Alfred Einstein: Briefe deutscher Musiker. 2. Aufl. Pan-Verlag Zürich 1955. [2]) Musiker über Musik. Aus Briefen, Tagebüchern und Aufzeichnungen. Ausgew. und kommentiert von Josef Rufer. Stichnote Verlag Darmstadt 1956. [3]) Stephan Ley: Beethoven. Sein Leben in Selbstzeugnissen, Briefen und Berichten. 33. bis 37. Tausend. Paul Neff Verlag Wien 1954. [4]) Willy Heß: Beethoven. Büchergilde Gutenberg Zürich 1956. [5]) Ferruccio Busoni: Wesen und Einheit der Musik. Neu hg. von Joachim Herrmann. Max Hesses Verlag Berlin 1956. [6]) Chopin-Jahrbuch 1956, hg. von Franz Zagiba. Amalthea-Verlag Wien. [7]) Briefe Mozarts, mit einem Geleitwort von Max Mell. Insel-Bücherei Nr. 516. [8]) Wolfgang Goetz: Die Welt Mozarts in Selbstzeugnissen, Briefen und Berichten. Propyläen-Verlag Berlin 1941. [9]) Hans Pfitzner: Reden, Schriften, Briefe, hg. von Walter Abendroth. Hermann Luchterhand Verlag, Berlin und Neuwied a. Rh. 1955. [10]) Heinrich Strobel: Igor Strawinsky. Atlantis Verlag Zürich 1956. [11]) Curt von Westernhagen: Richard Wagner, sein Werk, sein Wesen, seine Welt. Atlantis Verlag Zürich 1956. [12]) Richard Wagner, sein Gesamtwerk, hg. von Erich Rappl. 1. und 2. Bd.: Der Ring des Nibelungen. Nibelungen Verlag München 1954. [13]) Wilhelm Furtwängler: Vermächtnis. Nachgelassene Schriften. 2. Aufl. Verlag F. A. Brockhaus Wiesbaden 1956. [14]) Karla Höcker: Begegnung mit Furtwängler. C. Bertelsmann Verlag Gütersloh 1956. [15]) Charles Münch: Ich bin Dirigent. Übertragung aus dem Franz. von Suzanne Oswald. Arche Verlag Zürich 1956. [16]) Edwin Fischer: Ludwig van Beethovens Klaviersonaten. Ein Begleiter für Studierende und Liebhaber. Insel Verlag Wiesbaden 1956 [17]) Max Conrad: Im Schatten der Primadonnen. Erinnerungen eines Theaterkapellmeisters. Atlantis Verlag Zürich 1956.

Die Nationalökonomie im Dienste der Wirtschaftspolitik

In den Schweizer Monatsheften vom Februar 1954 hatten wir eine tiefgründige Studie des o. Professors an der St. Galler Handels-Hochschule Dr. *Walter Adolf Jöhr* über Konjunkturschwankungen besprochen; wir konnten sie als Lehrbuch der Konjunkturpolitik rühmen, dessen Inhalt für die Auswahl der geeigneten Mittel im Kampfe um die Erhaltung und Lenkung der Vollbeschäftigung von beträchtlichem Werte ist. Nun hat Professor Jöhr im Verein mit Dr. *H. W. Singer* (New York), über den Stoff seines früheren Werkes hinausgreifend und doch an ihn anklingend, im Göttinger Verlage Vandenhoeck & Ruprecht ein Buch erscheinen lassen, dem die Verfasser den Titel: *Die Nationalökonomie im Dienste der Wirtschaftspolitik* gegeben haben; es stellt eine erweiterte Neuauflage der 1955 von den Autoren veröffentlichten Schrift: «The Rôle of the Economist as Official Adviser» dar. Schon dieser (frühere) Titel enthüllt den Grundzug der zu besprechenden Abhandlung: sie soll die besonderen Probleme aufdecken, die sich dem Nationalökonomen bei Beantwortung konkreter wirtschaftspolitischer Fragen stellen und einen Weg zu ihrer Lösung weisen. Ferner geht sie in ihrem zweiten Teile speziell auf eines der Grundprobleme unserer Zeit ein, nämlich auf die Frage nach der zweckmäßigen Gestaltung unserer für den Bestand der abendländischen

Zivilisation entscheidenden Wirtschaftsordnung. So kann und soll sie dazu dienen, den noch sehr losen Kontakt zwischen Nationalökonomie und Wirtschaftspolitik fester zu knüpfen.

Ausgehend von der Erkenntnis der gebotenen engen Fühlung, die der Nationalökonom zu den wichtigsten wirtschaftspolitischen Problemen zu halten hat, fixieren es die Verfasser als ihre Aufgabe, gleichsam wie ein «Werkzeugmacher» für den «Instrumentenbenützer» mit Hilfe der «Grundlagenforschung» die Mittel zu beschaffen, durch deren Verwendung wirtschaftspolitische Aufgaben gelöst werden können. Sie betonen mit Recht, daß die Wirtschaftspolitik auf die Bearbeitung ihrer Probleme durch den Wissenschaftler angewiesen sei. Klarstellung und Abgrenzung der zu überwindenden wirtschaftspolitischen Engpässe, deren Subjekt nur eine öffentlichrechtliche Körperschaft sein darf, ist, insbesondere auf dem internationalen Feld, eine der dringlichsten Anforderungen an den Forscher. Ist sie erfüllt, dann gilt es für den «Werkzeugmacher», das wirtschaftspolitische Problem in seiner grundsätzlichen Struktur nach Zielsetzung, aktueller Lage und der Frage, was zu tun sei, mit zweckmäßigen Begriffen zu erfassen. Der Bezeichnung der wirtschaftspolitischen Maßnahme, die das Spatium zwischen der aktuellen Lage und der Zielsetzung überbrücken soll, kommt nunmehr entscheidende Bedeutung zu. Politiker und Behörde müssen auf Grund der ihnen von der Wissenschaft vermittelten Erkenntnisse selbst entscheiden, wie sie das wirtschaftspolitische Problem anpacken sollen; die Nationalökonomen können und dürfen ihnen diese Last nicht abnehmen. Das befreit indes den Wissenschaftler nicht auch von der Pflicht zur Stellungnahme im gegebenen Falle. Er hat nicht nur die ihm als richtig erscheinende Lösung des Problems zu kennzeichnen, er muß sich auch mit den Fragen und Schwierigkeiten ihrer Verwirklichung beschäftigen. Es hieße den Rahmen der vorliegenden Besprechung sprengen, wenn wir hier den Verfassern auf den manchmal verschlungenen Wegen ihrer Deduktion im einzelnen folgen wollten. Mit Professor E. A. G. Robinson, der das Werk mit einem Geleitwort versehen hat, wird der Leser «großen Gefallen an der schlichten Weisheit des schmalen Buches» (162 Seiten) finden, und für den Staatsmann bietet es eine unentbehrliche Hilfe in seiner Arbeit zum Nutzen der eigenen Volkswirtschaft.

In einigen kurzen Sätzen sei noch des zweiten Teiles der Studie gedacht, der das spezielle Problem der Wirtschaftsordnung unter die wissenschaftliche Lupe nimmt. Nicht in dem Koordinationssystem der reinen Marktwirtschaft, so bedeutend ihre Erfolge auch sein mögen, und so himmelhoch sie dem sozialistischen der zentralen Leitung durch eine oberste Wirtschaftsbehörde überlegen sein dürfte, sehen die Autoren den besten Weg zu nützlicher Gestaltung der Wirtschaftsordnung. Vielmehr reden sie einem «organisierten Interessenausgleich» das Wort, d. h. einer staatlich gelenkten und durch kollektive Vereinbarungen unter den beteiligten Interessentenorganisationen ergänzten Marktwirtschaft.

Hans Posse